
Claude HAGÈGE, Les Religions, la Parole, et la Violence

Paris, Éditions Odile Jacob, 2017, 238 p.

Pierre Lassave



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/33801>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017
Pagination : 353-355
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Pierre Lassave, « Claude HAGÈGE, Les Religions, la Parole, et la Violence », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 23 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33801>

Ce document a été généré automatiquement le 23 octobre 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Claude HAGÈGE, Les Religions, la Parole, et la Violence

Paris, Éditions Odile Jacob, 2017, 238 p.

Pierre Lassave

RÉFÉRENCE

Claude HAGÈGE, Les Religions, la Parole, et la Violence, Paris, Éditions Odile Jacob, 2017, 238 p.

- 1 Voici donc que le grand linguiste Claude Hagège, professeur au Collège de France, se lance à son tour dans un essai sur les religions. Le thème est décidément porteur dans le domaine francophone depuis la fin du siècle dernier. Ce petit livre à gros caractères, paru chez un éditeur pour grand public cultivé, n'a rien d'une thèse de linguistique ni d'une réflexion anthropologique approfondie sur les rapports entre la langue, la violence et les religions. Il s'agit plutôt d'un instructif voyage à travers les grandes religions historiques, un parcours notamment sous-tendu par la question de savoir pourquoi les discours de solidarité et de salut que tiennent ces religions, au lieu d'unir les humains, provoquent la haine et la guerre.
- 2 L'auteur énonce d'abord quelques traits communs aux besoins et systèmes religieux tels que l'exorcisme de la mort, la soif de transcendance, l'ardeur à convertir, l'exploitation des angoisses humaines par les pouvoirs spirituels et la tentation critique qui accompagne en retour tout discours religieux. La langue est au cœur de ces entreprises qu'elle soit l'expression sacrée d'une transcendance ou qu'elle renvoie dans sa variété à la multiplicité des mondes. L'invention des idiomes et des grammaires doit beaucoup aux tentatives de traduire une parole divine irréductible aux parlers humains. Dans un dense chapitre de synthèse de ces tribulations, le linguiste nous rappelle ainsi ce que les langues actuelles doivent aux traductions des saintes Écritures. Par exemple, à l'orée des Temps modernes et des grandes nations occidentales, comment la traduction de la Bible par Luther crée les mots de la langue allemande ou

peu avant comment la traduction de William Tyndale produit le même effet pour l'anglais. Dans la même série, l'auteur rappelle l'invention de l'alphabet glagolitique par les missionnaires byzantins Cyrille et Méthode auprès des Slaves dans le haut Moyen Âge. Mais l'écrit, aussi vénéré soit-il par ses pieuses lectures, n'est le plus souvent que substitut dégradé de la parole, ce souffle vital des Vedas que les brahmanes des temps anciens se transmettaient de mémoire et sur d'innombrables générations. Chaque son n'en est pas moins troublant par la polysémie de ses variantes. L'auteur ne nous épargne pas ainsi l'évocation de la fameuse racine hébraïque DBR pouvant autant signifier la parole que la chose-là devant soi ou la voie à emprunter. Après cette mise en jambe linguistique, viennent les « aperçus profanes sur les trois monothéismes », thème des plus classiques s'il en est.

- 3 Mais plutôt que de se livrer après tant d'autres à une énième comparaison entre les trois traditions abrahamiques qui dominent la culture contemporaine, l'auteur préfère passer en revue chacune d'entre elles à partir des innombrables travaux dont elles ont fait l'objet depuis longtemps, sans omettre les relations qu'elles entretiennent entre elles et dont elles tirent leurs traits distinctifs. Plus ancienne des trois, la tradition judaïque comme modèle de dialogue infini entre un dieu transcendant et une humanité ingrate doit étrangement son existence à la réponse aux tentatives répétées d'anéantissement du « peuple élu » qu'elle incarne. Réponse qui se forge dans l'esprit avec la Torah comme patrie de secours lorsque le Temple, cœur de la communauté, est détruit par l'ennemi de l'extérieur. De là ce peuple culturel qui résiste plus que d'autres à sa condition d'exil par l'étude et l'observance des commandements divins qu'il s'est donnés. L'auteur insiste sur l'adversité qui assure paradoxalement la survie d'une minorité singulière à vocation universelle, de son exécution par la chrétienté d'hier jusqu'à sa détestation aujourd'hui par le monde musulman en passant par le génocide nazi.
- 4 En regard, le christianisme est plutôt abordé dans sa version catholique dominante avec le merveilleux de la vierge mère d'un homme dieu, les étagements trinitaires qui mettent en jeu père, fils et saint esprit et enfin le mystère de la résurrection rédemptrice du fils de dieu. Servent d'appui les conciles qui fixent successivement la nature doctrinale de ces entités au-delà des récits évangéliques et apocryphes qui font rêver. Le salut annoncé pour chaque être humain par la résurrection du Christ vient ici accomplir la Torah dont la captation d'héritage sert la montée en puissance d'une Église et de ses avatars impériaux partis à la conquête du monde. Croisades médiévales et guerres de religion des temps modernes ne sont certes pas oubliées mais l'évocation historique se termine comme pour le judaïsme par un aperçu assez sommaire sur les effets esthétiques qui contrebalancent l'ampleur des massacres terrestres au nom d'un dieu.
- 5 Comme l'on sait, l'islam est né pour parachever l'annonce du jugement dernier comme salut des hommes, sujets infidèles de la miséricorde divine. Le dialogue individuel avec la loi divine s'en trouve bien restreint par rapport aux prophéties bibliques qui précèdent. Mais l'effort sur soi (*ijtihad*) pour discerner la voie droite est mis en parallèle avec l'effort pour aider son prochain et en même temps pour combattre sans merci l'infidélité ambiante. Le philologue réapparaît alors pour fixer les termes du balancement à ce propos : l'*ijtihad* appartient à la même racine, *jahada*, « travailler avec assiduité », que le terme *jihad*, qui signifie « guerre sainte ». Certes la rencontre entre cette tradition définitoire et les puissances conquérantes opposées aux empires de la

chrétienté, a produit sa doctrine d'absoluité et de soumission sans reste. Mais l'auteur ne manque pas de rappeler les tensions qui agitent depuis l'origine les partisans vainqueurs d'un « Coran incréé » auquel l'individu ne peut que se soumettre et les tenants malheureux d'un « Coran créé » laissant la place au libre arbitre de l'interprétation moderne du monde. Ici la violence est au principe d'une prophétie qui clôture tout mais ne cesse de se dire dans la discorde. Le long conflit de succession du Prophète, notamment l'inépuisable *fitna* entre sunnisme et chiisme, ramène fatalement à l'actualité du terrorisme. Le savant linguiste se fait alors à son tour penseur politique pour plaider le recours à l'*ijtihad* afin de retirer toute légitimité confessionnelle aux attentats.

- 6 Comme s'il s'agissait d'échapper à l'emprise de cette histoire angoissante, le regard se tourne alors vers les croyances de l'Orient lointain ainsi que vers les philosophies proprement secrétées par la modernité occidentale. Mais un peu pris de court, l'auteur n'évoque plus qu'à grands traits ces traditions parallèles et plus ou moins extérieures au noyau monothéiste. Le zoroastrisme, l'hindouisme, le shintoïsme, le bouddhisme et le confucianisme forment les étapes privilégiées de cette revue accélérée. L'Afrique et ses esprits comme la migration des âmes transformées d'un continent l'autre (on pense au vodou, au candomblé ou au culte du Cargo) sont ici hors champ. Le peu de cas qui est fait du système des castes à propos du panthéon hindouiste ou du substrat ancestral du shintoïsme confirme l'attention de l'auteur à la texture intellectuelle et à la portée morale des cultes. D'où l'accent mis à rappeler les traits de la sagesse confucéenne au-delà de ses avatars : « Bien voir, bien entendre, être affable, sincère, diligent, interroger quand il doute, dominer la colère, consulter la justice pour un bien à obtenir, avoir une tenue irréprochable. À cela s'ajoute le souci de la rectitude des dénominations (*zhèng míng*), sans laquelle toutes les équivoques et tous les affrontements peuvent naître, et qui conditionne tout bon gouvernement » (p. 193). S'appuyant sur son savoir approfondi des langues mais aussi sur les travaux d'histoire de la pensée chinoise de sa collègue Anne Cheng, le professeur au Collège de France retrace ainsi les vicissitudes historiques de ce courant de sagesse pour suggérer l'actualité de ses associations avec la rationalité globale mais aussi avec le bouddhisme local. « Gouverner l'État par le confucianisme et gouverner les cœurs par le bouddhisme » fut l'axiome des conquérants dès l'époque médiévale.
- 7 Suit enfin un retour éclair sur quelques systèmes de pensée modernes, tels que le positivisme d'Auguste Comte et sa religion de l'humanité ou le transhumanisme naissant qui prône le dépassement de la condition mortelle. Les familiers de ces pensées ne peuvent que rester ici sur leur faim et les curieux trouveront bien schématiques ces quelques éléments de doctrines au contexte plutôt évasif. Mais dans sa conclusion, l'auteur confesse honnêtement sa « chevauchée, assez personnelle et de vive allure, à travers le champ des religions, depuis fort longtemps profondément labouré » (p. 215). Il est alors temps de se demander comment finalement trouver réponse à la question initiale du paradoxe qu'il y a dans le fait que les religions prônent le bien et la paix mais fassent le mal et la guerre. Prudent face au risque d'abstraction, l'auteur se contente de constater que sa perspective cavalière sur la longue durée suggère que l'intrication des doctrines religieuses et des puissances conquérantes s'avère moins forte dans l'Orient lointain que dans le bassin méditerranéen et par extension l'Occident mondialisé. Il plaide alors et pour finir en faveur de la séparation des régimes de pensée, de discours et d'action qui créent leurs propres institutions, notamment entre la laïcité des collectifs de citoyens garantie par les États et la

religiosité des communautés d'individus attachés à leurs traditions. Revenant une dernière fois sur les bienfaits d'amour, de solidarité, de sens et de rêve que les religions procurent malgré leur inexorable envers morbide, l'auteur considère cependant qu'elles « n'ont pas lieu de s'opposer à l'effort humain, opiniâtre et fou, pour dompter l'entropie ». Son humanisme déborde ainsi le cadre des systèmes de pensée établis pour garder encore espoir en « la créativité et l'inventivité qui sont le propre de la raison humaine ». Nous sommes loin dès lors d'un essai sur les pratiques ordinaires parsemées d'obligations quotidiennes ou périodiques fixées par les traditions. La question religieuse traitée ici par ce récit à vive allure à travers les confessions majeures semble bien plutôt un moyen de réaffirmer des valeurs intellectuelles et morales qui résistent à l'entropie fatale du fanatisme.